

Feux Follets

Chemins & Cheminements

Feux Follets

Revue de création littéraire

Le Département de Langues Modernes à UL Lafayette

La revue *Feux Follets* est publiée par le Département de Langues Modernes à UL Lafayette. Pour nous contacter, prière d'adresser vos envois à :

Feux Follets
Boîte postale 43651
Lafayette, LA 70504
feuxfolletslafayette@gmail.com

L'illustration de couverture :	« Août 2016 » de David Cheramie
Avec l'aide de :	BORSF Humanities Eminent Scholar Chair
Remerciements :	Nos contributeurs et contributrices Cité Des Arts Dr. Gaëtan Brulotte UL Lafayette Printing Services

La légende nous indique que la seule façon de rencontrer le surnaturel est de prendre un chemin la nuit, un chemin différent, déconseillé. Les feux follets qui rôdent dans l'imaginaire louisianais ne s'intéressent qu'aux passants audacieux : les visiteurs qui ont veillé trop longtemps ; les travailleurs qui souhaitent faire fortune dans le monde renversé du nocturne. Ils se font enchantés. Ils se perdent en quête de découvrir la source des lumières flottantes.

Parfois, le feu follet est lui-même le passant aventurier, un rebelle. Les ancêtres afro-créoles disaient qu'un « fifolet » est une personne avec le pouvoir d'ôter sa peau afin de voler « comme einne boule di fé ».[1]La seule méthode de désensorceler ce feu follet : mettre du sel, du poivre et des épices sur sa peau muée. Les Acadiens y ont apporté aussi la notion d'un fantôme lumineux et espiègle. D'après eux, un sorcier tombe dans les pommes et laisse flotter son âme dans la forme d'une boule de lumière qui sort de sa bouche. Si vous empêchez le feu follet de rentrer dans la bouche du sorcier, vous le condamnez à mort.

Pour ce second numéro de la relève, nous avons demandé à nos feux follets de nous montrer leurs audaces, de considérer par quels cheminements ils arrivent à l'illumination. Si jamais vous prenez ce même chemin, ne méfiez-vous pas trop des flammes mystérieuses. Ne bouchez jamais la bouche d'un sorcier endormi. N'ajoutez que l'assaisonnement qui vous permet de voler.

-*Rachel Doherty*

---

[1] Jarreau, Lafayette. *Creole Folklore of Pointe Coupée Parish*. 1931. Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College, mémoire de maîtrise, Microfilm 89, UL Lafayette Dupré, Lafayette, Louisiane.

Chemins

Le secret du processus créatif (en quatre parties)

Kirby Jambon

Partie un :
Un orage dans notre cervelle,
une brise fraîche dans notre peau,
une chaleur étouffante centre nos tripes,
une âme pleine de pluie verglaçante,
un temps pour mener les méandres des métaphores
et de la météorologie et de la théologie
et de l'astrologie et de l'astrophysique
et de la nature physique de
ce qui est spirituel.

Partie itou :
Organiser graphiquement toute la création :
On est qu'un diagramme de Venn de cercles infinis,
se rencontrant à un point plus petit qu'un quark charmé
comme le plan écliptique où les rêves d'enfance
d'être un super héro
et un heavy metal rock star
et un capitaine d'un vaisseau spatial
et le premier président à mettre fin à la pauvreté
rencontrent des relations adolescentes
et des chercheurs de l'âme universitaire
et des besoins adultes pour retourner aux jours plus jeunes
ou pour devenir des vieux sages bien sages,
où on est unis avec le panthéon des esprits
et l'âme pansexuelle
transgenres et transportés
et à la fois transcendants

et pourtant en harmonie
avec la sensation de nus pieds sur les herbes fraîches du printemps
exprimée dans un poème écrit en français
ou une autre langue romane mais comprise
par des non-romantiques
et des locuteurs de toutes les langues de Babel
même des anglophones.

Partie trinité :
C'est un mystère ;
passez à la partie suivante.

Parto cuarto :
L'art est la création.
La création, c’est ajouter au monde,
ajouter où il y a toujours de la place pour d’autres,
il y a de la place pour la vôtre.

Extrait d’un grimoire

Rachel Doherty

En femmage à Dyane Léger, Rose Després, Deborah Clifton, Georgette Leblanc et Ashlee Michot

Charme contre la discorde féminine
Sortilège de purification avant de s’embarquer dans une période de créativité

MODE D’EMPLOI :

Ce rituel vous prémunit contre :
Les démons du doute de soi-même
Provoqués par des mères étouffantes,
Des consœurs (et des sœurs cons) méfiantes
Et toute variété de misogynie
Intériorisée ;
Le désir de vous conformer
À une méthodologie de
Création linéaire, compartimentée,
Individualiste, diurne,
Masculine

Cette incantation garantit :
La confiance de vous exprimer
Dans le langage qui vous plaît ;
Un amour renouvelé
De la féminité de vos créations ;
Une croissance de collaborations
Avec femmes
Et hommes
Et n’importe qui.
INGRÉDIENTS POUR LE GRIS-GRIS :

Graines de fée (ou d’un pissenlit)
Roses sauvages
(les plus puissantes poussent sur Belle Côte, à Cocagne)
Poils de la queue d’une louve
(ou d’une grosse chienne, plutôt un Chow)
Pince de houmard ou d’écrevisse
Skirt tâchée de sang menstruel
(le vôtre ou celui d’une âme sœur bien aimée)
Violettes
(surtout celles du grand bois de la Prairie des femmes, en Louisiane)
Épingles d’une bouteille de sorcière
(il y en a dans le Petit Bois à la Baie Sainte-Marie).

ÉTAPES DU RITUEL :

Préparez le gris-gris :
Une nuit claire et étoilée
Ou une soirée de pleine lune,
Regardez longtemps le ciel, puis
Découpez un carré de la *skirt*
Assez large pour en faire un sachet
Pour contenir le tout.

Humez une rose
Puis une violette,
La voleuse de l’odorat.
Respirez profondément jusqu’à ce que
Le parfum des roses monte
Et renvahisse
Votre cervelle.
Percez les fleurs avec les épingles.
Mettez le tout dans le sachet,

D’abord les poils,
Puis la pince.
Attachez le sachet avec
Une *scrunchie* jadis empruntée
Mais jamais rendue à sa propriétaire.

Tenant le gris-gris entre les mains, récitez cette Incantation.

INCANTATION :

Ô mère pieuvre,
Je vous défends d’étrangler ma parole !
La viscosité de vos tentacules
Étouffe mon inspiration, me retire
De votre ventre
D’où la sainte encre ne s’est jamais coulée.
Au nom de tout ce qui est maudit, je
Vous bannis de ma plume submergée
De votre rancœur.

Ma tante serpent,
Je vous prie, reposez-vous sur l’épaule.
Croquons la pomme d’un désir inattendu
Humant les airs mielleux qui inspirent
Un vieux mensonge
Duquel vos nièces songent à se débarrasser.
À la floraison d’une rébellion, vous
Nous accordez une envie condamnée
Pour son horreur.

Ô mon frère renard,
Je te tends la main, lâchant le contrôle,

Pas à toi ; à toute l’idée là-dessus.
On n’a pas encore le droit de languir
Dans notre complaisance
Pour l’amitié clandestine, volée.
Je ne suis pas la femme d’Ysengrin, je
T’offre le rare plaisir de me posséder
Si tu n’as pas peur.

Chère sœur louve,
Je t’implore, charge-moi de ce nouveau rôle
De garache ; d’incarner une faim pure, due
À la transformation de mon soupir
En hurlement, en grince.
Pour l’amour de rôder soirs nuagés, tu
Me prêtes ton masque en vue de révéler
La chienne intérieure.

POUR ASSURER LE CHARME :

Jetez le gris-gris aux pieds d’une statue de la Vierge et partez à la course vers le bois ou la mer.

La pluie mauve

Luc Bonhomme

Le temps est à l'orage, et déjà dans mon cœur coule un déluge. Les gouttes de pluies géantes venaient torturer les toits et les parois des fenêtres. Le vent qui n'attendait pas de se faire inviter commandait aux arbres qui touchaient le ciel de caresser le sol avec des baisers violents… Le bruit de la pluie musiquait la voix des bourreaux qui enfonçaient des clous dans ma chair. Sous le regard cadenassé d'un ciel peuplé de nuages aux visages de cendre, j'agonisais, la langue liée.

Les bourrasques de cette pluie tambourinaient sur ma peau et ajoutaient son lot à la misère de la nuit. La peur coulait à flots, fouillait des trous immenses dans mon cœur et laissait des doutes de la taille d'un éléphant. Au matin, ton sourire m'accueillait comme un soleil sous la pluie. Ce sourire que j'aimais tant s'est envolé pour se percher sur les arbres camouflés derrière les géants masques blancs. Le temps qui passait, l'ennui, la distance et ton absence se mêlaient à la pluie pour noyer un amour naufragé. Troué de mille côtés, mon cœur est un bateau condamné à sombrer loin de tes rives.

L’éternité d’un moment passager

Luc Bonhomme

Ainsi, nos yeux se croisent dans le tango de la nuit joviale.
Puis, le vent du vin doux,
de sa voix envoûtante, indique le chemin à suivre.
Maintenant, tu es allongée sur ton dos,
exposant le canevas de ton corps au doux soleil de mon regard
Ma langue, comme un pinceau
dessine sur ta peau des milliers de bouquets de roses.
Ensuite, je papillonne dans ton jardin
pour récolter des fruits au parfum exquis.

Libertins des ghettos

Luc Bonhomme

Couraient-ils après leurs ombres
dans le sillage des blondes parachutées et ensanglantées ?
Pouvaient-ils s'orienter dans la pénombre
des promesses décapitées ?
Libertins des ghettos,
traquant les blondes aux jupons d'artillerie.
Jongleurs aux sourires enchanteurs
qui dansent le tango de la misère.
Joueurs de poker à la table du danger
et des « madivines en fleur ».
Arpenteurs de nuits sauvages et forgeurs d'impasses sans issues.
Les voici, rôdaillant en cavale
sous un ciel maquillé de cendres.
La terre n'avait pas encore ouvert ses cuisses cataclysmiques.
C'était le temps des ballons d'or,
des capitaux fessiers et des fantaisies mauves.
La désinvolture, l'injustice, la corruption et la démesure
bouillaient à capacité dans la sauce douce-amère de l'existence.
Puis, c'était le temps du carnaval
où la mort et la vie danseront ce tango infernal ?

Oiseaux absurdes à la Nouvelle Orléans

Melissa Bonin

Le pélican déchire les plumes de sa poitrine.
Une bouchée de chair.
Pour laisser le sang raviver ses oisillons.
Une blessure potentiellement mortelle
Pour le pélican.
La survie de sa progéniture vaut n'importe quel prix.

Alors que l'albatros s'assoit et regarde son jeune,
Tomber du nid comme s'il est
Un étranger d'une autre planète.
Sans rien faire.
Le bébé a du mal à remonter dans le nid.

Nous avons parlé des oiseaux.
Les héros et les vilains,
Au restaurant Couvant, cette nuit-là,
À la Nouvelle Orléans,
Pendant que nous dévorions la viande d'un jarret de veau,
Liée d'une sauce bordelaise à la moelle d'os.
Comment l'albatros pourrait-il être si cruel ?
Insensible ?
De ne pas reconnaître son propre petit ?
Le regarder lutter et mourir ?
Heureusement, un poussin a réussi à remonter dans le nid.
L'albatros s'en est rapidement occupé.

C’est ça leur façon d’être.
Contents de ces nouvelles,
Nous avons tiré nos pics à dent
Et commandé un doggie bag,
Pour le jarret, qui restait
Avec la sauce bordelaise à la moelle d’os.

La Grande Écrevisse blanche de rivière

Jonathan Mayers



C'est comme le paradis, le bassin d'Atchafalaya. L'animation est bouillante, les cyprès élèvent constamment des boscoyos, et les écrevisses de rivière sont abondantes dans cette vaste région succulente. Pour empêcher leurs bateaux d'être endommagés, les pilotes évitent les boscoyos – surtout les bruns clairs et blancs qui poussent au milieu de la voie navigable intercôtière.

La force et le son distinct quand un bateau frappe ces affaires; ça lance une réaction vigoureuse qui se termine dans des échos d'éclatement, de fendage, et de froissage partout dans la ciprière. Très similaires aux pêcheuses et aux pêcheurs d'écrevisses usant des dragues dans le bassin pour attraper des écrevisses, la Grande Écrevisse blanche meurtrière use *ses boscoyos* comme pièges à ressort. Aucun remorqueur n'est capable de résister aux lacérations barbares de ses pinces longues, fines et pointues. En tout cas, c'est plus facile de faire une vie icitte qu'à Jennings.

Le Mille-pattes d'écrevisse terrorisant toujours Jennings

Jonathan Mayers



Certains récolteurs d'écrevisses ne savent pas trop bien comment nourrir les écrevisses. Par ailleurs, après que le riz est tout mangé, elles deviennent des maudits cannibales ! Seulement une écrevisse dominante sur la ferme pourrait être une affaire joliment terrible… elle va finir par consommer les faibles et par obtenir des sections élargies de sa carapace. Le plus ancien de

ces mille-pattes d'écrevisse reste là-bas à Jennings, dans un château d'écrevisses creux dessous le bayou Nezpiqué.
Il a l'oreille pour entendre des bateaux d'écrevisses; et il terrorise régulièrement les récolteurs en lançant sur eux des roches du riz. On dirait c'est un mauvais coup, vraiment, mais on doit faire une vie. Toutefois, ceux qui sont mal équipés préfèrent la gamme du bassin.

La Chousse verte sur la bordure du bayou des Acadiens

Jonathan Mayers



Tard tard dans la nuit il y a cette luminescence faible qui émane du milieu du marais – comme c’est le centre de la galaxie. Le moyen le plus aisé d’y arriver, c’est de suivre le bayou des Acadiens en pirogue à pagailles. Une jabloroc serait utile pour naviguer si tard au soir, itou. Approchant la luminescence, que l’on croyait des chousses verdâtres à l’époque, on arrive à voir plus clairement les Guédry verts bienveillants. Curieusement, eux-autres, c’est la raison pour la luminescence chaude elle-même. Leurs yeux gauches iridescents et translucides sont la

source – sont des jablorocs. On dirait que cette place, appelée *La Chousse verte*, est d'ayoù eux-autres vient pour se retrouver et se revitaliser – peut-être même pour se reconnecter avec les esprits de leur héritage. On trouverait que c'est une place sauve grâce aux jablorocs, mais en scrutant l'obscurité, personne n'ose aller à l'autre côté du bayou la nuit. Vieux Célestin, un nutria mutant, rôde dans la cyprière après le coucher du soleil. Il n'y a pas de preuve qu'il est violent, quoiqu'un Guédry vert l'a vu après jouer avec des cocodries comme ils étiont des *ragdolls*. C'est possible que le mutant seul ne s'intéresse qu'à ce qui arrive sans lui.

Des chemins de sentiments

Viola Fontenot

Assise dedans ma berce bien bon matin
près de les portes de mon patio,
j'ai apprécié beaucoup ma première tasse de café.
La porte vitrée de le patio
a donné à moi le plaisir de voir le beau soleil
après se lever et dire bonjour
à toutes les plantes et le p'tit arbre vert.

J'ai pris à guetter le jeu des oiseaux.
Le cardinal, le geai, et le pigeon,
après se laver et s'amuser dedans leur baignoire à z-oiseau,
me disent bonjour ce matin.
Une nouvelle journée a commencé.
Mon cœur dit : c'est un chemin de sentiments, reposé et
tranquille.

Dehors ce bon matin, la fleur fleurit, le ciel est si bleu.
Une paire d'écureuils après courir l'un après l'autre,
entre les planches de ma barrière.
J'ai jonglé à les mystères de la vie.
Mon cour d'en arrière est un chemin de sentiments, reposé et
tranquille.

Mes yeux regardaient dedans ma chambre de parloir,
la couleur bleu de paix et le vert du repos.
Et écrit dessus un sac, accroché dessus ma chaise,
ça dit : « un chemin de sentiments - reposé et tranquille ».

L’idée a menu à moi,
les mots parlaient à mon esprit et à mon âme.
Mes yeux ont navigué plus qu’une fois dessus les mots :
« un chemin de sentiments - reposé et tranquille ».

Dedans mon cour d’en avant,
j’après me galancer et chanter tout doucement
dedans ma galance pendue en bas de mon gazebo,
tandis qu’un char et le monde passent au chemin.
J’ai senti le vent tiède éventer ma figure
avec un soupir de gratitude dedans mon cœur.
Mes cours et ma maison fournissent
le chemin de ses sentiments – reposés et tranquilles.

Coucher de soleil sur Sunset

Nathan Rabalais

Après quitter pour m'en aller
Après quitter grand Sunset
Après descendre le Grand Coteau
Après gagner le chemin 190
Après avoir trouvé 190 manières pour dire

Au revoir.

Après 191 milles
    Je te vois pus
    Le monde parle drôle
    Je veux tourner de mon bord

À l'Est le soleil se lève et
Brûle mes yeux derrière le volant
Vent froid gerce mes lèvres
Rabroue les zozos s'envolant

J'ai pour soigner ton char
comme le char à moi-même
Changer l'huile et souhaiter que
Les *tires* vont tiendre bon
Pour d'être capable de rentourner
équand le soleil se lève sur Sunset

Eye-forty-nine nord

Maggie Justus

Dans mon char
I-49 nord
J’aime aller vers le nord
Je le fais rarement
      Moi, je vas vers le sud-est
L’appel de la Ville avec ses cousins et ses fêtes
et sa rue Magazine
Ou *Highway 1*
Grand’ Isle et sa plage brune que j’aime mieux que toutes les blanches
Et Houma avec ce chemin coupé en deux
Ayoù j’ai vu une affiche devant un bar qui disait
« *Adult Pajama Party* »
Et nous-autres dans le char on a ri, ri, ri.
      Ou bien je vas vers l’est, direct
Jusqu’en ce ‘tit orteil de Mississippi
Ayoù mes parents ont déménagé
Traîtres.
                  J’sus après bêtiser
                                    un peu.
      Des fois je vas vers l'ouest
à Houston, pour voir ma meilleure amie
Il faut passer par Rayne
Et je jongle à la maison que mon père a refaite
Quand mes parents étaient des jeunes mariés
Ayoù restent mes premiers souvenirs
Et mon nombril

Mais le nord?
Non, pas beaucoup
Il y a du bon boudin dans le *Texaco* de la sortie *Judson Walsh*
Aux Opelousas
J'ai des cousins au nord, comme n'importe ayoù d'autre
Et de temps en temps je prends *I-49* pour arriver à *190*
Pour éviter les embouteillages
Comme aujourd'hui
Mais aujourd'hui
En regardant les nuages
Je me dis que le nord a l'air différent
C'est pas comme les autres directions
Le ciel est plus haut
Ça nous étouffe pas
Et je me demande,
Si je continuerais….
Si je continuerais, quoi c'est que je trouverais?
Il me semble que c'est toujours les climats froids qui ont
les soins de santé pour tout le monde
et le congé de maternité
et le financement culturel
Ça connaît comment s'occuper des affaires là-haut.

Mais ça a pas de bon boudin.

El Camino Pont-Breaux

Maggie Justus

J’ai marché
J’ai fait le chemin en Espagne
El Camino Francés
J’ai traversé les Pyrénées à pied
et
J’ai marché
J’ai fait le chemin de ma porte jusqu’au Lac Martin un jour
Parce que ça me manquait, l’Espagne
Et bien sûr que le Camino était
plus magnifique
plus émerveillant
Entre Lafayette et Parks
y a pas de montagnes qui se baignent dans
une mer de nuages
Et on rencontre pas de
citoyens-allemands-d’origine-russienne-mais-nés-au-Kazakhstan
comme ces deux frères que j’ai rencontrés en Espagne
Non, sur le chemin vers le Lac Martin
El Camino Pont-Breaux
on rencontre
personne
sauf des gens qui s’arrêtent dans leurs chars pour dire:
“Honey, you need a ride?”

Mais *El Camino* Pont-Breaux
a quelque chose
que l’Espagne peut jamais avoir
Après marcher
j’essayais de définir cette qualité
Je la cherchais

dans les clos
dans les chênes anciens
dans les reflets sur les plumes noires d’un cormoran
Mais c’était pas là

C’était dans le cimitière Calvaire
Avec mes grands-parents
et mes arrière-grands-parents
et toutes sortes de parents que je connais même pas
Tous les Sonnier et les Chiasson et les Richard
Tous les Gisclair et les Mouton et les Boutin
Octave et Éloi et Azélie

Sur *El Camino* Pont-Breaux
la pèlerine peut s'arrêter et dire:
Moi je suis ici parce qu’eux-autres ils étaient ici
Moi je suis ici parce qu’eux-autres ils étaient ici
Moi je suis ici parce qu’eux-autres ils étaient ici

Quand elle était toujours en vie
Ma grand-mère a dit qu'elle aimait bien
le morceau de terre qu’ils avaient choisi
“C’est le rang qui est en face du chemin!” elle a dit
“Comme ça je peux dire bonjour
à tout quelqu’un qui passe!”

Ça fait, je passe par là de temps en temps
Pour dire bonjour

Chemin à nulle part

David Cheramie



Les pantoufles rouges

John Patin

C’était en 1935. Papa venait de mourir. Il se trouvait dans le salon de notre maison à la ferme. Il n’y avait pas de maisons funéraires en ce temps-là ; tout le monde était donc venu chez nous. Et moi, j’avais une décision importante à prendre. J’étais toute seule sur la galerie de la ferme cet après-midi-là quand j’ai entendu claquer la porte, celle de la cuisine, avec la moustiquaire. Moman était venue me parler. Mais moi, je n’ai pas bougé, et nous sommes restées quelques moments dans le silence.

Quand Moman m’a enfin parlé, elle m’a dit : « Il est là, tu sais. »

Je savais bien de qui il s'agissait. « Moi, je n’ai rien à voir avec ce pollack-là » j’ai fait.

« Il est gentil, cet homme. »

« Mais à quoi ça sert d'être gentil ? Tu ne le comprends même pas ; il ne parle pas français, et toi tu ne comprends pas l'anglais. » Je me suis tournée vers ma mère. Elle avait l’air faible, crevée, mais obstinée. J’ai vu qu’elle n’allait pas arrêter de m’embêter jusqu’à ce que je passe le bonjour à ce boche.

Elle a continué : « Papa est mort. Moi, je vais finir par mourir. Plus tôt que tard, tu sais. Et puis, qu’est-ce que tu vas faire ? Tu vas être toute seule ? Mais non, tu vas rester ici et vivre avec Doria. »

J’ai réalisé avec horreur que Moman avait raison. Doria le méchant, le détestable, le caca diable ; Doria le dixième – moi le

onzième – des treize enfants, l'insupportable, le fou, le vilain petit canard des Judice ; Doria qu'on avait rebaptisé *Doc* parce que, quand il était petit, il jouait au « dentiste » en mettant du papier d'aluminium dans nos bouches avec de la merde des poulets comme colle. Et puis, il y avait moi… Lui et moi, les deux derniers célibataires de la famille, les deux qui resteraient ensemble, sans père ni mère. Oui, Moman avait bien raison. Même s'il était différent de nous, c'est vrai que le Polonais, John, était gentil. Il avait grandi et passé presque toute sa vie dans le New Jersey. Il était venu chez nous la première fois avec Mac, le mari de mon amie Alice, qui connaissait bien Papa et qui venait de Tennessee et ne parlait pas français lui non plus. Moman m'a demandé de leur servir de la glace, parce qu'on avait de la glace dans la cuisine, et qu'ils auraient bien aimé, pensait-elle, en manger. Mais je ne l'ai pas fait : pour ne pas qu'ils reviennent, je ne voulais rien leur donner, je voulais qu'on me laisse tranquille. Mais il était même revenu seul ! Après quelques temps, il a commencé à nous rendre visite un peu trop souvent, à mon goût…

Je me suis rappelée tout cela, et j'ai dit à Moman « Bon. Dis-lui de venir me parler ici. »

***

Puis, quant aux noces, c'était une toute petite fête ; on n'était pas nombreux à la cérémonie : le Père Amel, les témoins : ma sœur cadette Mina et son fiancé Henry, John et moi ; moi vêtue en tailleur gris avec des pantoufles rouges. Quand j'ai annoncé la nouvelle à Moman que je m'étais mariée, pauvre Moman qui avait bien raison de penser qu'elle mourrait bientôt puisqu'elle nous a quitté peu de temps après la disparition de Papa, elle m'a dit,

« Je crois que tu as pris la bonne décision. »

Et ce maudit Doria, il a fini par acheter sa propre maison en ville, pas trop loin de celle que je partageais avec John. Je visitais souvent sa maison, et je réfléchissais à comment j'avais échappé de très peu une vie dans cette maison avec mon frère. Six mois après les noces, John et moi sommes partis pour la Nouvelle-Orléans, où j'ai mis au monde John Steven, mon premier enfant. Mais avant de quitter ma ville natale, nous sommes passés chez Doria une dernière fois pour lui dire au revoir. Mon frère avait l'air vexé pendant notre visite. Dans la voiture, John semblait s'inquiéter de Doria et il s'est demandé à haute voix qui allait prendre soin de lui. J'ai dit que Doria est un homme adulte et qu'il se débrouillera fort bien par lui-même. Mais il faut dire que je pensais souvent à mon frère ; surtout je me demandais s'il jouait toujours avec des crottes d'oiseaux.

Arpentage

Daniel Dugas

Le véhicule aérien sans pilote
survole, effleure

L'œil sans paupière
glisse au-dessus
d'une route de campagne,
s'avance vers un bâtiment,
contre un homme ou une femme

Il retransmet
la présence et l'absence,
la variabilité de toute chose

Son regard sur la Terre
se réduit à un plan, un carré, un cercle,
habité ou inhabité, un espace à arpenter

Sur l'écran à distance,
un lièvre disparaît sous
l'explosion d'une haie

Retransmission

Daniel Dugas

Le drone
capte autant d'éléphants
que de villas et de châteaux

Il vole au-dessus
des bosquets et des terres inondées,
retransmet en 4K
les garnitures, les agréments
et la mer sur la Terre

Du haut des airs,
les survivants nagent
en taches aveugles
sur la rétine de l'œil

Nous suivons le mouvement
Sensuel de l'appareil
sans pouvoir nommer
le moment où le visage
se transforme en paysage

Point d’arrivée, c’est autre chose

Aurore Perez

Je vais

Je me demande si je peux
M’arrêter

Combien de chez-moi
Et de chemins pour y arriver

Combien de janviers
Et de décembres

Partir
Retourner
Vie de bagages

Le puzzle de mes nids
Se dessine
Il se fractionne
Parce que j'ajoute
Ces cheminements

Sierra
Bayous
Lavande

Et les autres

Parfois j'oublie

Pourtant
Que ça me compose

Puis je me rends compte
Que

Le point de départ
Ce n'est jamais : là
Mais
Moi

L’Oracle à Siwa

Chase Cormier

J’ai rejoint une caravane au Caire. L’accoutrement de limnologiste a pénétré mon être. Un tourbillon empli d’imaginations et un bourdonnement profond dans ce bout de sud du Caire ont présenté la paranoïa au délire. Chaque jour, j’ai vu l’étrange serrer la main de l’inexplicable. Les nouvelles d’un enfant disparu retenaient mon attention à cette époque-là. Les enfants qui disparaissent nous font réfléchir. Que penser d’un enfant qui disparaît ? Que font les enfants lorsqu’ils ne sont pas kidnappés ? Étouffés par une ville abondée par tout sauf par la richesse. Je me demandais ce que l’on y gagne à acquérir un enfant : Est-ce qu’il ou elle en serait enrichi.e ? Probablement pas. J’ai quitté Caire cet après-midi en pensant à ces choses-là.

Notre caravane s’est mise à traverser un peu du désert noir. Nous nous sommes à peine parlés. J’ai pensé à ce garçon, à mon identité et à la chaleur. J’avais lu beaucoup de textes à propos de ce désert et son effet sur les hommes. La plupart de ces lectures concerne les sauvages. Le seul sauvage que j’ai rencontré était l’ombre d’une mer. Le sable et le vent éraflaient et brûlaient ma peau mal équipée. Nous n’avons traversé que la portée nord du désert noir mais les collines sombres ressemblaient à un cauchemar.

La caravane s’est dépêchée au-delà des houles, flânant vers un terrain plus familier. Le trek a duré moins d’une semaine.

L’arrivée de notre caravane à l’oasis a été grouillée du cri de l’imam—qui autrefois pratiquait projeter sa voix devant la mer furieuse—provoquant la prière matinale. La caravane continuait

vers l’ouest après avoir ramassé de l’eau, du lait, et des dattes. Mais moi, je suis resté à Siwa.

J’ai acquis une escorte au bord du village du nom de Tarick. Ce dernier m’a guidé au-delà d’un mur bâti à une époque primitive, à travers un réseau de jardins dans un village étouffant où les Berbères se tiennent debout depuis des siècles tels des rochers nus et fixes. Le peuple, l’on me dira plus tard, supposait que j’étais chrétien à cause de ma démarche et de ma robe du Nil. Mon Arabe a été inutile dans cette oasis ; j’ai donc prétendu être musulman pour tenter de gagner leur confiance et éviter toute suspicion. La nature des bâtisses ressemblait aux cavernes sorties de la terre. Elles se blottissaient les unes contre les autres et se bousculaient dans les ruelles qui, même à midi, étaient si sombres et si labyrinthiques qu’un visiteur sans guide qui voudrait y entrer ou quitter le village se perdrait facilement.

L’aube s’est propagée dans le village de fantômes et de connaissances. Les ombres des ruines dansaient devant mon esprit las. Après avoir pris des dattes et du thé, Tarick m’a guidé vers la périphérie du village et qu’il appelait le bain de Cléopâtre. Il m’a laissé avec plaisir dans cet endroit isolé où j’étais moins vulnérable à l’espionnage. Motivé par la lune matinale et la chaleur de midi, j’ai rompu le site pour désencombrer mon esprit. Je suis tombé sur l’indication d’une bâtisse s’accroupissant à un mile, à peu près, au nord-est de Siwa. Au débutant, ce n’était qu’une colline rocheuse. L’indication de plusieurs catacombes sur la déclivité précédait les plus remarquable qui se trouvaient au sommet. L’ascension fût douce. Il y avait deux entrées. La construction en pierres, trompe-l’œil, montant du seuil, fût taillée pour ressembler à une porte. Les marquages ciselés dans les deux voûtes ont donné à la colline son exposition éternelle. Je triais des os en cherchant un

crâne, voire des côtes—une indication d'investiture, mais ma quête fût vaine.

Je l'ai trouvé, de la même manière qu'Alexandre le Grand est tombé sur « la fontaine du soleil » chez Hérodote avant de découvrir sa propre divinité gardée par « le clos d'arbres ». Outre sa présence et son ethnie, sa condition a été probable. Il parlait arabe avec la dureté et la confiance d'un enfant de la ville et son chant puéril agitait les vestiges de ce que je supposais le temple de l'oracle. Après m'être souvenu d'une obligation, j'ai entendu le garçon dire : « Peux-tu m'amener à la mesa ? » J'ai parfaitement compris ses paroles. Je connaissais la mesa dont il parlait. Je l'avais vue de loin. Puis il radotait, parlant de « Hamada », de « Houda » et de « petits bébés ».

Le garçon m'a suivi jusqu'au bain et il m'a regardé l'observer sous des angles étranges tandis que je prenais des échantillons liquides dans mes fioles. Je me suis déshabillé partiellement—la nudité étant interdite dans la communauté des Berbères et je n'avais pas confiance en la discrétion du gamin—puis j'ai plongé dans l'eau et je me suis assis au fond un petit moment. J'ai goûté l'eau douce. J'ai pris un moment pour réfléchir. J'ai palpé le fond lisse. Je me suis félicité d'avoir apprécié l'ardeur ancienne qu'il fallait pour forger ce spectacle. Je me suis levé puis mes pieds courbaturés ont poussé la terre et je relâchais des bulles en remontant vers la surface. Je suis sorti de la piscine, je me suis habillé, et j'ai griffonné des notes dans mon cahier. Là, sous le regard inquisiteur du garçon, j'ai ressenti le calme de l'air. Le vent ne soufflait pas et n'avait pas soufflé depuis mon arrivée. Curieux.

J'ai entendu une voix « el Mota », avant que l'écho ne se perde dans le calme de l'atmosphère. En préparant pour ce voyage j'avais appris le sens de ce mot parmi d'autres

expressions plus ou moins pertinentes. « C'est ça la place que tu as trouvée », Tarick a continué en s'approchant. Il parlait fort. « Mais il a quoi à voir avec le bain ? »

J'ai répondu avec confiance que je cherchais en fait un point de vue depuis lequel je pourrais évaluer la distance entre le bain et les dattiers. Tarick, ravi de mon apparente ignorance et fier de ses connaissances de l'histoire, a repris à me montrer la colline. Le garçon, lui, s'était faufilé avant que Tarick ne le voie.

« Viens-donc » m'a lancé Tarick en me guidant dans une descente. Nous sommes arrivés au pied de la colline où nous avons trouvé des hommes buvant du thé. On m'a offert des dattes et j'ai murmuré ma gratitude. Ces hommes tentaient de m'apprendre un peu de vocabulaire et, après avoir appris le mot, « achmum » qui veut dire « pénis », j'ai compris qu'ils croient qu'une vie à consommer du thé et des dattes leur donne de la grandeur. Ils ont cessé de rire. Là un ton plus doux et plus prudent se soit engagé. J'ai profité du moment pour réfléchir à la question : Comment est-ce que Tarick savait que j'avais visité el Mota ? J'ai déduit de la foule serrée de bâtiments que la présence des étrangers dans ce village méritait de la surveillance. La paranoïa primitive associée à l'incapacité de comprendre les environs, a accéléré le passage du temps. J'ai réfléchi à une façon de fuir cette solitude bondée pour chercher la lucidité.

« Je veux regarder le coucher du soleil », ai-je dit en espérant que personne ne me suive. Je me suis levé et je leur ai fait une révérence avant de monter la colline.

Alors que le ciel se retournait, révélant son revers, je montais le calcaire à la recherche d'une seconde entrée à ce que Tarick a appelé « El Mota ». Sur les murs et les rochers enfoncés dans cet hypogée, j'ai trouvé plusieurs traces d'une substance verte. Les

dessins, manifestement créés par l’homme, demeuraient incompris. J’ai gratté une allumette. Je n’ai vu aucune trace de matières plus fines incrustées ni couvertes. Enfin, la noirceur m’a empêché de ramasser des particules, donc je me suis pelotonné sous le seul olivier présent près du flanc de la colline, faisant face au désert. Je me suis finalement endormi sous le ciel orné d’étoiles jusqu'à l’aube matinale.

Telle l’apesanteur dans un rêve, je me suis élevé grâce à l’appel de l’Imam qui diminuait vers l’ouest. Je me suis lavé le visage et le corps avec le sable, j’ai enroulé mes affaires et me suis dirigé vers el Mota. Près du bain, j’ai retrouvé le garçon. Il m’a fait signe de le suivre. Lui, beaucoup plus jeune que moi, il a échappé ma vue jusqu’à ce que mon regard le retrouve à l’entrée d’el Mota en train d’observer à l’intérieur. Il s’est tourné vers moi et a dit « Aujourd’hui, c’est samedi ».

« Tout à fait »

« Bon, tu resteras ici pendant un jour de plus. Demain, tu partiras. Tu iras vers l’est jusqu’au moment où tu trouveras de l’eau douce. Le vent te portera ».

Je n’ignorais pas le garçon, mais je ne réfléchissais non plus à ses paroles. Je pensais au vent. Où était-t-il ? Je n’avais pas senti sa caresse depuis mon arrivée à Siwa.

« Es-tu l’enfant perdu du Caire ? »

« Bientôt, ton chemin sera jaune et te guidera vers l’eau douce. Rends-toi au miroir qu’aucune pierre ne peut fêler. Tu y trouveras ce qui t’attend. »

Il est rentré dans la colline et je l’ai suivi.

L’intérieur s’étendait. J’ai demandé au garçon s’il y avait quelque chose dont je pouvais profiter. Il m’a dit, « La solitude que tu désires y est. Mais tu ne peux trouver la vraie solitude que dans la mort ». La poussière sur les rochers enfoncés, immobilisée depuis des siècles, sautait et roulait sous le rythme de sa voix. « J’en sais beaucoup mais les connaissances et la vie éternelle ont étouffé mon intérêt pour la mort ». Il a fixé son regard sur le village perché sur un massif de frondes.

« Je ne comprends pas » lui ai-je dit.
`

« Dans ta quête déguisée, tu as oublié ta vraie nature ».

Le garçon et ses mots ont transformé le reste de mon séjour en un amalgame d’images rapides. J’essaie de m’exprimer.

J’avais compris que l’hostilité envers les étrangers dérivait de la peur que leur quête du bonheur allait s’infiltrer dans la communauté. Je pensais aux noms des catacombes que Tarick m’avais montrées au sommet du Mont Darkur : Belled el Kaffer, Belled el Rumi ; ce que j’avais cru être « le village des infidèles ». Mais, après avoir reconsidéré ce terme plus en profondeur, je me suis rendu compte que la bonne traduction était en fait « le village des croyants ». Et Belled el Jellib, la dernière, veut dire « village des moutons ». Pourquoi cette distinction ?

Mon voile n’était pas du même gabarit que le masque Mohammadien qui a caché l’essence du peuple pendant des millénaires. J’ai décidé d’explorer le sud du village et l’enfant m’y a suivi ; il voulait toujours monter la mesa qui donne sur Lac Siwa.

Le trajet au pied de la mesa fût bref et interrompu par aucun Siwain. L'ascension fût éprouvante pour nous deux puisqu'il fallait bondir à plusieurs moments avant d'atteindre le sommet cet après-midi-là. Je n'ai pas eu assez de temps pour faire le levé de la mesa à cause d'un sentiment d'urgence oppressant que j'ai contracté après avoir vu un îlot près du bout vierge du lac. À la hâte, je suis descendu.

À terre je ne pouvais plus voir l'îlot. Je me suis rappelé, cependant, la direction de sa position et j'ai continué ainsi.

Au bord du lac, je réfléchissais à ce que m'avait dit le garçon sur la colline. Je répétais ses mots « la solitude est là depuis le début » en essayant de donner un sens à son discours sur la mort et la nature. Depuis mon arrivée, j'étais un ermite, insuffisant, baissant et brouillant l'orée d'un village et de ses habitants. Aucune vie n'habitait le lac. Là j'ai vu l'îlot. La façon dont il avait échappé à la cartographie relevait de l'inexplicable. Au centre se trouvait une montagne tourbillonnante piégée par des montées qui enfourchaient des structures primitives et des érections de terre découpée.

L'eau m'a appelé. Je me suis reposé après mon bain en essayant de ne pas remarquer les parois imposantes. Mais où était l'oracle ? Il ne m'avait pas suivi dans l'eau et je ne pouvais pas le voir au bord. J'étais loin de Siwa. Loin de chez moi. Je ne savais pas si le village me repoussait où si la démence m'attirait vers cet endroit qui n'existait pas. Je tourbillonnais et m'abandonnais à l'impossibilité d'en réchapper.

Je me suis peu à peu éveillé dans le silence du soleil matinal. L'oracle était toujours absent. Il m'a évité comme il l'avait fait sous l'œil vigilant de Tarick l'avant-veille, mais je ressentais sa

présence. Je me suis levé. Tout à coup, comme un orage furieux, le vent de l'ouest a murmuré un augure. J'écoutais. Je pensais à l'oracle, à ce qu'il m'avait dit, ce qu'il avait dit au Grand Pharaon d'Alexandrie, et je me suis remémoré cette journée. Je me suis rappelé la sensation du vent. Mais, ce vent-là, rampant et libre, était furieux. Je désirais qu'il m'emmène à la prochaine oasis, espérant que les mots du garçon volent à mes côtés.

« Méfie-toi des réponses aux questions non posées quand tu te trouves en train de fouiller un trou sans fond ».

***

Je me dirigeais seul ; je voulais quitter Siwa ; mais ses profondeurs me courtisaient. Je suis retourné au village où les femmes et les hommes étaient occupés. Je ne pensais plus au garçon. Bien qu'il demeurât invisible aux yeux du monde, il était, selon moi, la seule personne parmi nous qui ne le fût pas.

Les distractions laissées derrière moi, je pus clairement voir Siwa et ses habitants. Je pouvais enfin être avec eux au lieu bouger parmi eux. Ils existaient avec une tangibilité exceptionnelle. Je pouvais accéder à leur opinion sur la vie et la terre. Quand j'ai trouvé Tarick, il était seul.

« Comment ça va ? », m'a-t-il demandé.

« Je vais mieux ».

« Tu avances ? »

« On peut dire ça, oui. Je n'ai pas vraiment d'échéance ».

Il a accepté ma réponse, s'est levé et s'en est allé. Il est revenu presque immédiatement avec une shisha dans la main et une grande louche perforée, remplie de l'orange de briquettes d'olivier. Il a arrangé la pipe et a émietté du haschich dans le fourneau avant de le couvrir d'une grille sur laquelle il a mis trois copeaux combustibles.

Les drogues m'ont calmé, m'ont aidé à penser plus clairement. J'ai demandé à Tarick vers quelle direction le vent souffle normalement. Son geste m'a plu. Il m'a révélé de ses cinq doigts la direction du lever du soleil. Incapable de rester immobile, je suis allé vers l'est. Je me sentais comme si je quittais Siwa pour la première fois. Mais, en fait, je me suis trouvé encore en train de marcher parmi ses ancêtres—le vieux village. Cette oasis s'est révélée être évasive et tenace. Elle paraît repousser les intrus en utilisant même le vent, ou son absence, comme une muraille qui ne se casse qu'afin de tromper l'ennemi.

À l'extérieur du village, où Siwa s'étire afin d'étancher, en vain, la soif du désert noir, indiquant la direction de la Vallée des Rois. Je n'ai pas trouvé de garçon perdu, ni le bain d'une reine, ni un oracle évasif mais une motte de sable ressemblant à un morceau de bois pétrifié. Il s'est déguisé parmi des pierres, toutes lissées par le sable. Je l'ai tenu entre mes doigts, mais il était coincé. La cime de l'objet. Je me suis accroupi et me suis mis à fouiller. Après un moment, la fatigue me fouettait et m'assommait. Cependant, telle une mule, j'étais déterminé par la misère, et un chercheur motivé par le mystère.

J'ai rapidement compris que la protubérance était le bout d'un attelage. Un attelage de deux bras qui plongeait profondément dans le sable. Je ne pouvais plus continuer l'excavation tout seul. Ceux qui courent pendant des heures

parlent d’un « second souffle ». Ce phénomène s’explique quand le corps accède aux sources d’énergie secondaires pour que la personne puisse continuer. J’ai eu une expérience similaire après avoir lu et compris des caractères grecs gravés verticalement dans un bras de l’attelage qui, j’ai appris plus tard, était lié à un char enfoui. J’ai traduit les mots ainsi « le fils de Dieu ».

Qu’Alexandre le Grand ait mal entendu l’oracle ou non—qui s’est bien exprimé devant moi. Avec mon second souffle, j’ai continué à fouiller toute la nuit. Grâce à la lumière lunaire, je pouvais voir que l’attelage et ses deux bâtons appartenaient à un char à deux roues. Avant de dévoiler la première roue, j’avais mis fin à l’un de mes doutes : ces antiquités appartenaient bel et bien au roi. Sous le regard clair et introspectif de la lune, l’œil d’un lion m’observait avec une fierté et une férocité partagées. C’était le char d’Alexandre le Grand. Mais ce lion en calcaire rapporté de cinq-cents kilomètres au sud-est d’ici a impliqué un phénomène plus spectaculaire encore. J’avais étudié la vie d’Alexandre en profondeur, et grâce à cet indice colossal, j’ai déterminé qu’Alexandre le Grand—et sa tombe, que l’on cherche depuis des siècles—n’aurait pas pensé à un lieu plus approprié que l’oasis de Siwa.

Lorsque je me suis perdu dans l’œil du lion j’ai entendu un son rugissant et ma vue s’est noircie.

***

À l’aube je me suis lentement réveillé, loin de l’excavation. Je ne pouvais plus voir Siwa. Je ne pouvais rien voir sauf l’horizon et le désert qui nous séparait. J’étais perdu. Penser était très difficile. Mes vêtements abîmés et mes pensées meurtries, j’ai entrepris une longue marche vers l’est. Je recherchais le fleuve qui lézarde dans le vaste désert jusqu’au Caire où j’irai

raconter ce récit et rassembler une équipe pour aller chercher la caverne de souvenirs tangibles pour les arracher à la mer désespérée, enfin.

Les gris aux Opelousas

Chase Cormier

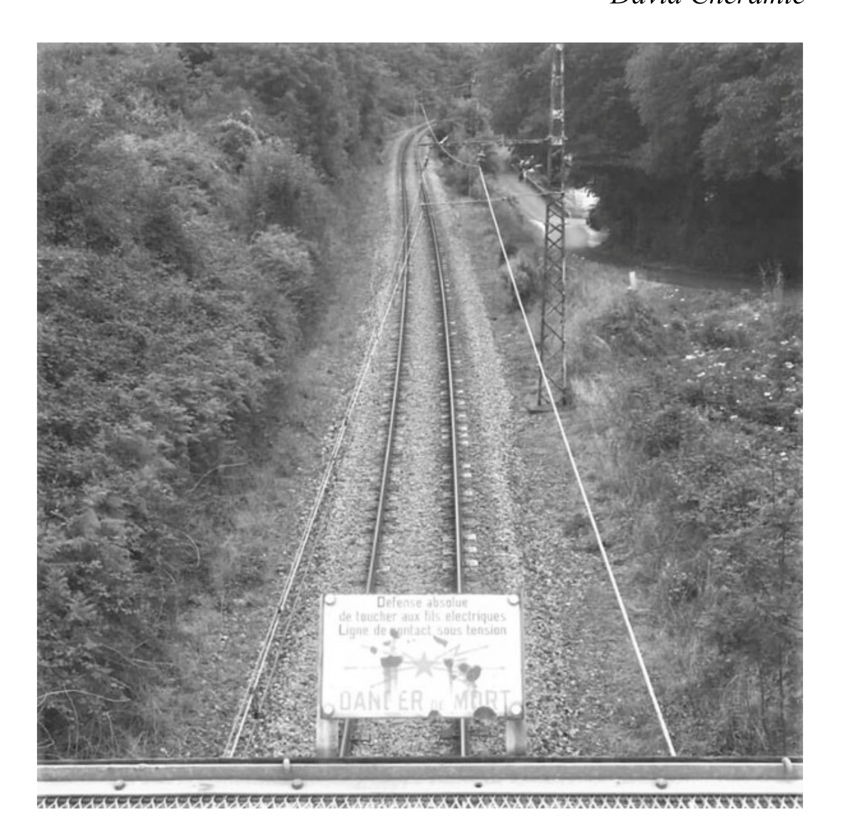
Tu viendrais ici par caprice.
Tu te baladerais dans ces rues pavées par les fous.
Tu passerais des magasins qui n'ont pas duré,
des bars brûlés. Conducteurs locaux
au virage de leur vie. La prison
est presque morte.
Un seul prisonnier y reste ;
il ne sait toujours pas pourquoi.

C'est ta vie n'est-ce pas ?
Les gris concrets des papiers à cigarette,
les gris envoyés par les prairies, par le moulin
et les belles filles qui partent pour la capitale.
Le boom de 1908, le vieux train,
le chemin de faire dodo et d'orphelins—
l'histoire se transforme en regard,
en vert inondé ou en deux rails de fer,
un chemin qui disparaît toujours.

Tu vois ta vie, la mort de la prison.
Ta vie continue. Sa mort continue.
Dis si à toi-même. Un jour
un vagabond dit je vais me coucher
et demain je ne partirai plus.
Tu lui dis si. Tu parles à toi même.
Ta voiture fonctionne toujours. L'argent
que tu donnes quand tu déjeunes est en argent
et la fille qui te sert sourit
et ses dents grises éclairent les murs.

Danger de mort

David Cheramie



Jusqu’à toi, chez Angola

Anne-Julia Price

T’as apparu
de son ventre
autour du bayou
vers les rizières
derrière le barrage
à côté du bar
qui bourdonnait Warren, Willie & Waylon.

Moi toute jeune
l’amour en tonnes
nos jeux et blagues
sans avantage
que le dernier pointage
te réglerait
jusqu’aux cris des femmes.

Une tendre famille
un flingue
cinq ans de vue
une rivière
une forêt
plus que 7,000 hectares
entre toi et moi.

Et là encore
je te vois
devant moi
dans mes pensées
comme c’était avant
comme c’était pendant
et comme ça sera.

À quoi tu penses
À quoi tu pensais
Quoi tu vas me dire
quand tu me revois?

À quoi je penses
À quoi je pensais
Quoi je vais te dire
quand je te revois?

L'abeille bzzz le B-Line
passant les loups
les enfants qui jouent
les saints esprits
les champs de coton
les cannes à sucre
piquant notre curiosité.

Le chœur gospel
chante ses louanges
à travers les légumes
la peine de mort
les Percherons musclés
la clôture de barbelés
de la guerre jusqu'à la paix.

Une prison
deux portes
une sortie
un tas de souvenirs
un câlin
un peu d'espoir
mais jamais oublié.

Toi dans le déni

Moi à l’abri
Non au pardon
Oui, acceptation
Nous on se retrouve
Dans une vie … un cauchemar
Toute seule … ensemble.

Dix Haïkus

David Cheramie

Chaleur de septembre
Saxo de Dickie Landry
Son et lumière

Louis Michot joue
Après sauter tout partout
Va casser son cou

Un petit bonhomme
Dans une prairie de pastel
Éternue grenat

Une coiffure divine
Nuages peignés par le vent
Vite ébouriffés

Promenade du soir
L'arôme du gombo dans l'air
L'hiver met la table

La lumière se couche
L'appétit s'ouvre sur la nuit
Le riz pardonne tout

Le pain chaud rompu
Le couple s'assoit face à face
Le bonheur s'étale

Violet orange
Boucane grise à l’horizon
Le ciel se maquille

Rots de vapeur blanche
L’appétit inassouvi
De sucre grain par grain

La photo s’efface
Mais la mémoire reste intacte
Dans le grand brouillard

Passage

David Cheramie



Cheminements

Entendre des voix

David Cheramie

Je sais que je suis là
Quelque part dans la foule
Je m'entends
Je nous entends
Moi et les autres
L'autre moi
L'autre quémandeur
L'autre bambocheur
L'autre et son double
Celui qui est trouble
Sujet d'étude
Objet de curiosité
Je suis là quelque part
Je m'attends
Je nous attends
À force de s'attendre
On ne finit plus par s'entendre

Coup d'éclair sans tonnerre
Je ne me souviens plus de rien
Je ne me souviens pas comment
Les Français ont gagné sur les plaines d'Abraham
Ni de comment les Acadiens ont chassé les Anglais de Grand Pré
Je ne me souviens plus du discours
De Bloody O'Reilly quand il s'est incliné devant
Millet et les Révoltés de 68
Ni de la Rébellion des parents des enfants battus à l'école
Pour avoir parlé le français
Je ne me souviens plus les paroles
De ces chants patriotiques

Qu’on scandait pendant
La glorieuse révolution où
Les Créoles de toutes les couleurs
Se sont levés contre la suppression
De la langue française

Et si on n’avait jamais dû vivre dans ces bayous?
Et si on n’a eu que ce moment de grâce entre deux déluges
Avant que le père des eaux ne reprenne sa boue
Nous laissant orphelins de cette terre notre mère?
L’eau haute de 27 n’était que le cri
D’un cœur crevé comme un chanteur de blues
En se croyant enfin tranquille, on a frappé sur le snooze
Et s’est rendormi sur le doux rêve d’Évangéline
Je me couche en sécurité concrète
Je me réveille en lucidité précaire

C’est comme si j’avais bu
Une demi-bouteille de whiskey
Et je ne me sentais pas saoul
Est-ce que je devrais en être fier
Ou en avoir honte d’avoir tant bu?
Est-ce que j’ai fait quelque chose de bien
Ou est-ce que je dois avoir peur
D’avoir franchi un seuil
Vers le déclin inexorable du deuil?

La pluie tropicale tombe à des vitesses variables
Faisant croire que des vagues passent à travers
Comme le ressac à la plage
C’est comme si on est assis dans un train
En route vers la destination finale
Avec un autre train à côté
Sur une voie parallèle

On peut croire qu’on recule
Au lieu d’avancer
Si des poissons passaient à la nage
Devant le pare-brise
On ne serait pas étonnés
Tellement on a l’impression
D’être déjà noyés

Un jour

David Cheramie

Un jour
On ne va plus se rappeler
Du goût de la tarte aux fraises
Ou du saumon aux câpres
Qu'on a mangés
Mais de la photo
Qu'on a prise
Avant de partager les cornets de glace
Devant le coucher de soleil sur la baie
On n'aura plus le goût des délices
Délectés
Mais seulement le souvenir
D'avoir tenu son smartphone
Au-dessus de l'assiette
Et de cette image
Sans filtre
Sans goût
Sans arôme
Sans sensation
Juste des photons numérisés
Likés 238 fois
Par des amis qu'on ne connaît pas

L’amour est assis tout seul

David Cheramie

L’amour est assis tout seul
Sur le parking lot du Wal-Mart
Aussi triste qu’un paquet de boudin
Et une caisse de Bud Light
Dans un chariot abandonné

Il est un enfant de dix ans
Qui pleure à chaudes larmes
Derrière le volant d’un camion
Dans le silence abrutissant
Il se tape le front comme un tambour

L’amour essuie sa joue
D’un revers de main
Et s’immobilise un instant
Il se rappelle quelque chose
Puis se penche vers la boîte à gants

Il tord son cou en avant
À travers le pare-brise
Il regarde le ciel clair et bleu
Où des carencros planent et
Se prennent pour des aigles

Congrès Mondial Acadien 2019

David Cheramie

« That's why the traffic is fucked up. It's a party. »
Un jeune homme anglophone parle à ses deux amis
Devant la Mairie de Moncton
En face de l'Extrême Frontière
Sans oser la franchir

Deux enfants, sœur et frère
Cheveux d'un blond extraordinaire
Courent autour de la claire fontaine
Ignorent tout de la fête acadienne
Grimpent sur le cerf métallique
Ils se parlent en alphabet cyrillique
Ce que j'imagine être du russe
La mère ne les regarde pas plus
Les yeux rivés sur son portable
Assise sur le banc inconfortable
Avec un pied posé sur le siège
Sa cuisse tendue comme un piège
Ses orteils tombent dans le vide
Comme une cascade d'eau limpide
Trois paires de sandales pas mal ténues
Tout le monde court pieds nus
Les petits passent devant moi
Comme si je n'étais pas là
Comme s'ils étaient seuls sur la planète
Ils ramassent leurs trottinettes
Oubliées jusqu'à présent
Le garçon se cogne la tête contre le guidon
Hurle comme le vent sur la toundra
La mère le regarde mais ne bouge pas

Le considérant avec l'attention
Qu'elle aurait portée à une tache de vin
Sur un vieux haillon

Personne n'ose franchir
L'extrême frontière
Au-delà il y a
        « un poème sauvage
        un poème tripes
        avec le tam-tam en rut
                entre les mots
        un poème chiac »
Ils préfèrent
Rester derrière

Congrès à mon gré (Hub City duet)

Nathan Rabalais

En 2010 j'ai traversé un océan de terre. Un demi-continent de tout-pareil pour me retrouver enfin chez moi (ou presque). J'ai *drive* des milliers de milles pour sortir de l'autre bout du spectrum - dans une réalité alternative.

J'ai découvert l'autre *Hub City*. Les Mardi Gras ça vient de tout partout, tout autour du moyeu. Et moi, je suis venu, démasqué, paré pour te connaître.

En 2012, je suis venu comme un gros bec dans le ciel en un clin d'œil. Tu m'avais pas oublié.

En 2014, je suis venu au Congrès mondial acadien. J'ai fait un saut à Grand-Sault. Tu m'as fait poète. Tu m'as donné ton souffle et j'ai chanté ton éloge.

En 2017, je suis venu demander des conseils. Tu m'as aidé à te mieux comprendre.

En 2019, me voici encore. Je te vois et tu me vois.

Écrit en août 2019 à l'occasion du
Congrès mondial acadien à Moncton.

Hé là-bas

Gracie Babineaux

Hé là-bas, là-bas à Île de Boue,
Je marchais sur la terre sans souliers.
Je connais pas pourquoi je suis partie.
Je connais pas pourquoi

Dedans le jardin de mon grand-père,
Il y a beaucoup de vie et dedans mes mains,
C'est l'amour que la terre me donne, ma chère.
C'est l'amour, ma chère.

Mes racines
Sont profondes
Où je recommence

Les vieilles dames qui viennent à mama
Qui parlent français et font leurs cheveux
Elles ont de la sagesse des temps passé
La sagesse de Dieu

Mon papa a les mains d'un charpentier.
Il peut tout réparer, même nos cœurs
Ma sœur et mon frère ont les yeux comme le soleil,
Toujours après regarder

Mes racines
Sont profondes
Où je recommence

Charpentier

Gracie Babineaux

Rêver dans la nuit, les étoiles en haut
Glisser avec les ailes d'oiseaux.
Tu peux aller à la lune dans le ciel
Si tu veux une vie nouvelle.

Hé Charpentier, le monde tournait
Hé Charpentier, je voudrais prier.

Le vent d'été
M'apporte par l'hiver.
Je cours aux places que je connais
J'ai peur.

Hey Charpentier, le monde tournait
Hey Charpentier, je voudrais prier.

Ça c'est une chanson pour mon père. Son grand-père, John, est mort ce jour-là. John était un charpentier pour toute sa vie. Cette chanson est pour mon père parce qu'il était triste et je pense un peu perdu.

Souvenir de la Grande-Île

Nathan A. Wendte

Le chêne qui tient cette terre entière,
Ça fait dix ans depuis quèqu'un a niflé ses fleurs.
On 'oit les écorches chessées, usées
De ses glands qui pousse p'us icitte ou ailleurs.
En plein été ses feuilles commence à crâler,
Et p'is ses branches commence à tomber.
« Pourquoi » ça dit « tu veux nous quitter? »
« On était toujours vaillant pour toi, hein? »
Mais ses racines a devenu trop salées,
Les oiseaux et les 'cureuils vient p'us le voir.

L'aube de cayenne

Anne Guillot



Maringouins, moustiques et autres délices

Ramona Shelby

Vous connaissez la pizza aux insectes ?
D'où je viens, on ne mange pas ça.
Et pourtant, il paraît que c'est un délice – ailleurs qu'ici.
Avec nos maringouins, moustiques, et autres insectes terroristes,
 on pourrait faire gober plein de choses aux touristes
 et se faire des piastres plein les poches.
Just teasing.

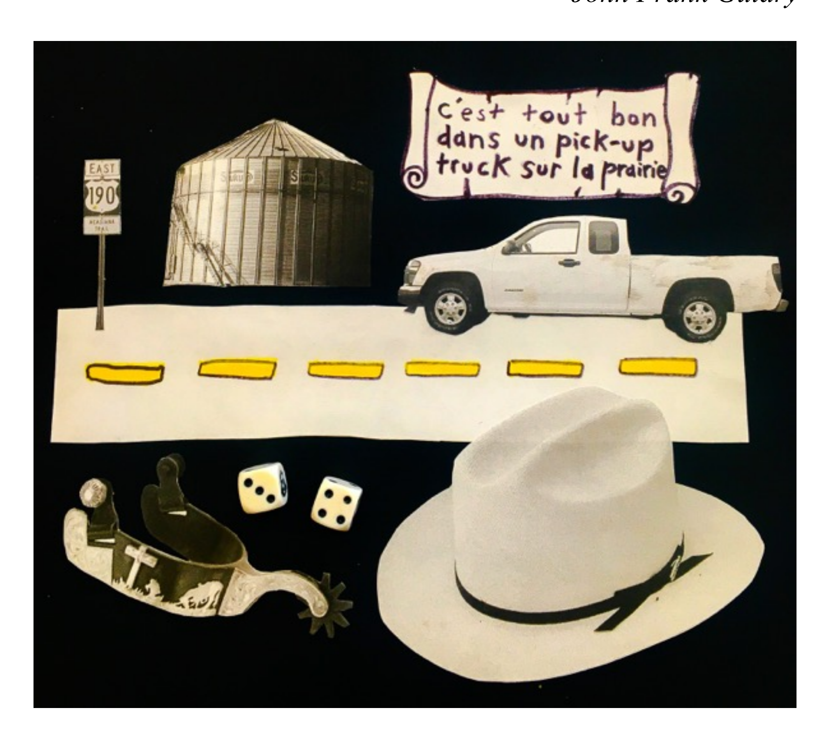
Long-Distance Love Affair? Long-Distance Love Isn't Fair

Ramona Shelby

L'amour à distance, qui ne l'a pas vécu ?
Il y a toujours une distance – « chacun chez soi », dans son propre corps,
du moins la plupart du temps.
La distance est encore plus longue après le sublime rapprochement.
Quel déchirement, de devoir se quitter :
S'embrasser, se tenir, se sentir, se délecter des caresses de l'être aimé
et ensuite être rappelé à l'ordre,
Se voir imposer une absence, un silence, une lourde abstinence pleine de conséquences...
se sentir impotente, sans importance, abandonnée, dans l'indifférence la plus totale
des tiers.
Et la vie continue pour eux,
partis sous le soleil en Tunisie, ou dans l'Amazonie, à l'autre bout du monde.
Et toi, tu combats le monde réel pendant que tes amours sont en vacances à cent mille lieues de moi.

Sur la prairie

John Frank Guidry



Le blues de Jo Crapaud

Fred Pezet

Jo Crapaud est un vieux frenchman
Qui vit au milieu des maringouins
Dedans le sud de la Louisiane
Cerné de cocodriles et d'Américains

Du côté de Bayou Chicot
On entend brailler les ouaouarons
Ils chantent un blues pour ce vieux Jo
Car sonne déjà l'heure de sa crévation

Mais…
Chaque fois que l'on croit qu'il a viré de l'œil
Chaque fois qu'on s'en vient pour le mettre en terre
Chaque fois que l'on va refermer son cercueil
Jo Crapaud se lève et commande une bière

Dans le shotgun de Jo Crapaud
Ça joue la musique ça charre en français
Ça sent la fricassée et le gombo
C'est toute la Louisiane qui vient le saluer

Houmas, Créoles et Cadiens
Medicine Men et prêtres vaudous
Tout le monde ici sait très bien
Qu'il reste plusieurs vies au vieux matou

Car…
Chaque fois que l'on croit qu'il a viré de l'œil
Chaque fois qu'on s'en vient pour le mettre en terre
Chaque fois que l'on va refermer son cercueil
Jo Crapaud se lève et commande une bière

Du côté de Bayou Chicot
On entend brailler les ouaouarons
Ce blues qu'ils chantent pour l'oncle Jo
S'élève dans la nuit comme une incantation

Dans le shotgun ça fait chaud !
On laisse toujours le bon temps rouler
Et comme disait ce bon vieux Jo
« A la fin c'est lui qui va nous tchuer !»

Mais…
Chaque fois que l'on croit qu'il a viré de l'œil
Chaque fois qu'on s'en vient pour le mettre en terre
Chaque fois que l'on va refermer son cercueil
Jo Crapaud se lève et commande une bière

Un hommage franco français à la résistance culturelle franco louisianaise, inspiré entre autre des propos de Barry Jean Ancelet et Nathan Abshire. C'est aussi une chanson tirée du répertoire du groupe orléanais Cocodrile Gumbo.

L’espoir du zarico

Kirby Jambon

allons se mettre dessus le chemin
et suivre le zydeco road jusqu'à la pointe
où le roi nous ordonne de pas rester
dans les rangs des cannes, la bouche après galoper

notre esprit créole, notre cœur cadien
notre idée française, notre âme africaine
ouais mo te laime
tu connais mo te laime

dans un pays qui nous comprend pas
qui croit que le bayou est synonyme de l’état
quand le synonyme est réellement le Mardi Gras
ou peut-être que pas

allons se retourner aux racines de hier
comme les boscoyos dans la vieille ciprière
on se lève tout bossu de l’eau haute
on vit dessus le bord de la côte

c’est un choix simple mais bien dur et fort
on s’en fout pas mal si on a raison ou tort
l’espoir c’est pas l’ignorance
l’espoir c’est une connaissance

souvent c’est tout ce qu’on connaît
l’espoir nous donne le cadeau de jouer
ça fait allons jouer le zarico dans le chemin
en croyant qu’on aura un autre bal demain

croyant bien que King Clifton est toujours vivant
on écoute sa voix, on suit son accordéon
la voix du passé est après siffler dans le vent
nos pieds sont après danser dans les traces du temps

Replanté

Kirby Jambon

Quoi faire j'sus là?
C'est qui qui avait le droit de m'amener dans le monde?
Pour me déraciner d'éyoù j'ai commencé à me sentir
confortable, une partie d'une place, une place que je connaissais
la seule place que je connaissais, une place éyoù je m'ai mis à grandir
Asteur il faut grandir icitte ou crever
J'ai pas encore décidé

Proposition d’un rendez-vous

Kirby Jambon

Je vas te rejoindre en bas chez Marie éyoù le Roi Zeus et les Sirènes de Swing jouent un bal de maison, éyoù les magnolias sont violets et les violettes se galancent aux chansons et aux avertissements des sirènes, éyoù le loup garou hurle pour remplir la nuit avec la musique primale et Jupiter, alter-égo du roi, ordonne que nous-autres on danse au rythme de la terre qui se tourne le dos à la colère de Mars et tisse de l'or avec des pétales de glaies bleues pour que tout le monde peuve voir la beauté et le feu d'une âme tout à fait vivante, ancienne comme les dieux, mais toujours fraîches et vertes que les premières tulipes du printemps, le meilleur moment pour rock and roll dessus les berceuses de la galerie en avant ou pour juste te reposer dessus moi, quand tu me rejoins en bas chez Marie éyoù il est jamais trop tard et le roi Zeus et les Sirènes sont en train de commencer. Ça fait, dis-moi asteur, tu vas me rejoindre ?

Poux de sable à la Grande Île

Jonathan Mayers



Ça fait au moins six ans depuis le désastre au fond du golfe de Mexique. Certains sur la plateforme pétrolière ont perdu la vie, puis les trôleurs aux alentours ont perdu la manière de faire les leurs. Des globules d'huile existent toujours parmi les roseaux, les graines de sable, dispersées parmi ceux qui sont devenus les nettoyeurs de la merde que *British Petroleum* a causée. Ça les a rendus malades. Mais, forts comme ils sont, ils ne pouvaient pas le combattre sans aide.

Ça fait, ce jour en 2016 des mères fêtaient sur toute la plage sauf au-delà de la corde rose, noyée avec du ruban plastique jaune, bien blanchi. Ça met la puce à l'oreille de ne pas dépasser le ruban. Loin de la jetée, près de l'ancien fort Livingston, un chant se faisait entendre de la passe Barataria.

« Soignez la nature, la nature va nous soigner.
Chère Rhône, mélangez-vous avec notre cher Meschacébé.
Déplacez vos grains de sang en sagotant le sable. »

De là, des formes ressemblant des pommes d'épines commençaient à pousser de la Grande Île. Ces gentils mangeurs d'huile, nés du sable, sont parentés avec les poux d'arbre qui mangent des champignons sur l'écorce. Sauf, ceux-ci avaient une carapace grise et plus pointue. Pis là, ça rayonnait violet et rose clair. Plus grand qu'un yacht, un pou de sable peut nettoyer deux arpents de terre toutes les cinq heures. Ils fripent et lichent les roseaux, enlevant la gadoue toxique de leurs chousses et de leurs bâtons. Même asteur un écologiste d'ouragan, un Boulanger, enlève plusieurs arbres à suif chinois afin de rendre plus accessible l'Île aux poux. Équand ils ont bien mangé, devenant gonflés, ils creusent un trou dessous la passe pour descendre au fond puis se disperser pareillement comme ils se sont apparus.

« Soignez la nature, la nature va nous soigner. »

Les grandîlières et les grandîliers continuent à chanter.

Tombe de corbeau

Melissa Bonin

La séduction était dans les premières promesses.
« Je vous emmènerai autour du monde.
Je vous achèterai un lit king size, »
Il a dit.

Mais, cette nuit-là, nos voix ont volé
Autour de la table,
Comme deux corbeaux ivres,
Défendant leurs territoires,
Jusqu'à ce que ma voix de corbeau claque
Contre un grand monticule de terre.
Trop gros pour le survoler.
Trop large pour voler autour.

Le monticule abritait
Des insultes,
Des injures,
Des réprimandes,
Des accusations,
Des reproches.

Alors, comme font les corbeaux,
J'ai commencé à creuser et à creuser,
Profondément dans le ventre de la Terre.
Je me suis enterrée.
J'ai roulé une pierre sur l'ouverture
Pour éteindre toute lumière,
Pour essayer de comprendre mon rôle
Dans la création du monticule.

Dans l'obscurité et le froid, j’étais
Seule.
Puis, je me suis rendu compte qu'il est inutile
De défendre le territoire du corbeau
Lorsque le monticule devient tombe.
Même si un des corbeaux souhaite comprendre.
Il en faut deux pour défaire un monticule.
Et la seule façon de se sauver est de
creuser
creuser
creuser

Les caribous

Melissa Bonin

Les caribous se promènent
Dans la forêt violée.
Je rassemble leurs traces.
Quatre par quatre.
Quelque musée les affichera
À côté de l'exposition sur
Les dinosaures.

Les eaux du pardon et le sentier des larmes : au poète lauréat Joy Harjo

Melissa Bonin

Après la dévastation,
Vous pataugez dans les eaux profondes
De déluge et de pardon,
En nous remettant les bébés
De vos sages-femmes d'espoir.

Ces beaux bébés d’espoir.
Leurs premiers cris.
Aux gencives roses.
Le duvet de leurs cheveux brille dans le soleil.
Sur la peau translucide de nouveau-né.
Petites boules du futur.
Nus.

Vous nous donnez la foi et des yeux nouveaux,
Avec lesquels nous pouvons voir cette Terre
Et son peuple.
L'unité.
Parce que le ciel bleu infini insiste pour nous envelopper de rêves,
Nous rassemblons ces minuscules
Princes et princesses de prière,
Comme on collecte des œufs d’oiseaux en voie de disparition.
Vous nous les offrez.

Maintenant, que devons-nous en faire ?

Chemins non-vecteurs

Anne Guillot



Sacré cœur de l’angoisse maternelle

Rachel Doherty

Je garde les souvenirs de ma déception,
Signes d’un voyage foutu, tant voulu.
Petits rappels de ma souffrance comme preuve de mon angoisse,
Traces de mon tracas pour expliquer mes fautes
Aux autres.

À l’aéroport de Toronto
J’avais emporté toute l’assurance en moi,
À part de la sûreté que j’ai tout fait,
Que j’ai fait le plus vaillant effort
Pour ma fille.

Dans la queue des douanes
Téléphone éteint
Permis de travail,
Passeport,
Dossiers,
J’ai tout déposé sur le comptoir
Et j’ai rabattu l’image de sa figure pâle et épuisée
Que j’avais laissée en Géorgie
Sur un lit gigogne.

Toute tamponnée, frais payés,
Je me permettais de songer encore aux côtes de l’Acadie
Où j’allais bientôt m’allonger,
Et aux côtes de l’homme
Que mes bras allaient bientôt encercler,
Et aux esprits et aux figures
Des étudiants inconnus
Qui m’auraient aimée, finalement,

Après des semaines que nous aurions passées ensemble.
J'ai songé à tout l'amour que j'y avais laissé,
Toutes sortes d'amour, les meilleures variétés
Qui m'avaient manqué depuis déjà un an.
L'amour pour lequel j'étais affamée,
On allait se revoir.
Passer quelques fins de semaine ensemble,
Des petites pauses, des aventures en bateau
Sur la Baie, sur les eaux auxquelles j'avais prié
Pour un tel amour, pour une amitié qui
Pouvait, de façon inimaginable, dépasser
La transformation de mon cœur
Que j'ai déterrée lors de balades solitaires
Dans le bois, à portée de la voix des vagues
Qui entendaient, après tout, mon vœu.

J'étais retournée dans le Sud
Toute renouvelée. Forte. Mais là,
Même toute près de mes proches,
L'aspiration de l'indépendance
Et la dévotion maternelle
Et mon ennui pour cet homme,
Et pour les vagues,
Et pour les forêts
Éclipsaient tout.

Les nuits blanches et les fièvres mystérieuses
Suivies de lendemains heureux,
Suivis de semaines de bonne santé,
De nos dîners maman-fille en français,
Nos fins de semaine toutes seules,
Nos comptines chantées au bord du bayou,
Interrompues par une autre maladie
Et une autre consultation avec le médecin

Peu concluante.
Tout ça, tout ça veut dire que le moment où
Je l'ai laissée là, sous le regard coulant
De ma mère, à qui j'ai dit
Take her to the doctor again first thing in the morning.
I don't know what to do but
I have to go work.
I've got to catch my plane.
I need this job.
Ça veut dire qu'en ce moment,
J'ai agi avec toute la force
Que j'avais acquise au long de
La longue année où elle avait été
Ma priorité.

L'amour du travail m'avait manqué.
La promesse des plaisirs
De tous les autres amours
Que je ne me permettais pas de cultiver
Pendant que j'étais la seule responsable
Pour ma fille,
Tous ces amours
M'ont donné la permission
De la laisser.
Car je n'ai jamais su agir
De l'amour de moi-même.

Une douzaine d'heures après ce moment,
À l'aéroport de Toronto,
En attendant mon vol pour l'Acadie,
J'apprends que ma fille a besoin d'une opération.
J'appelle mon homme.
J'écris aux patrons.
J'achète toute de suite un billet pour Atlanta

En regardant les étiquettes Air Canada
Qu'on a mises sur mon sac-à-dos
Ce matin-là, quand j'ai quitté
Ma fille aux États.

Un mois plus tard,
La chirurgie faite,
La maladie gone,
Tite fille toute guérie,
Elle fait ses grandes vacances chez son papa.
J'écris en Louisiane et je guette ces étiquettes
Toujours attachées à mes sacs.
Feuilles rouges sur lesquelles je veux flotter
Vers le grand Nord.
Si j'en ramasse assez je pourrais
Voler vers l'amont sur le Mississippi,
Sur un radeau de *huckleberries* et d'érable.

Le cyprès est plus imperméable,
Convient plus à l'aventure nautique.
Mais quoi sais-je de navires?
Mon salon ne donne plus sur le havre.
La vue à travers la brume du chantier naval
Ne m'arrive plus.
Sauf dans les songes
Qui s'explosent inattendu devant mon œil
Pendant une randonnée urbaine
Oppressivement ensoleillée.

Le chemin sans et avec

Sarah Djos-Raph

Ça fait 3 ans, 3 jours, 20 minutes, et 35 secondes que tu es parti
Et aujourd'hui je devrais t'amener au monde
Avec toi tu as laissé la paix dans l'absolu
tu as pris le voyage avec aucun retour
Sans même connaître la vie,
tes dix petits orteils ne marcheront pas sur terre
Alors, la rencontre tapait à la porte depuis très longtemps
Mais tes dix petits orteils m'ont accompagné sur le chemin
pour ne jamais partir
Maintenant, ça fait 3 ans, 3 jours, 20 minutes, et 55 secondes
que je suis vide
Tes dix petits doigts
qui ne toucheront jamais l'eau de l'océan ni la poussière
De là où je suis, je m'assoie loin mais proche de toi,
et je te sens à mes côtés
Avec tes dix petits doigts qui tenaient nos cœurs
Je suis de toi, et tu es en moi, ton sang coule dans mes veines
Ton étreinte chaleureuse,
tes yeux voient des choses inconnues à l'homme
Je suis ici grâce à toi et je continue à l'avance avec toi
Et avec ta petite bouche réduite au silence trop tôt
Dans chaque année, chaque jour, chaque minute,
et chaque seconde
Tes oreilles correspondent au rythme cardiaque
Je suis vide mais si pleine à l'intérieur à cause de toi

En bas de la butte

David Cheramie



Vérification de la Vibration Éternelle

Anne Guillot

Le prof nous demande "Comment ça va?"
pas bon, pas mal, juste comme ci comme ça
Sainte Vierge, j'ai reçu vos grâces
mais comme c'est terriblement amer

Ce fut un indicateur de bébés nés
sans souvenirs concrets
juste des sentiment-tons de détresse
flottant dans leur psyché
ayant un effet atmosphérique
ainsi prévenir l'intégration

Les gens viennent de partout
pour manger et dormir dans ton ombre
parce que vous avez la magie liminale,
mais ce genre de magie ne vient pas gratuitement

Quand il est dangereux de vivre dans son corps
vous vivez dans votre tête
au lieu d'exercer sa volonté sur le monde par l'action
chaque problème est intellectualisé
il n'y a que des promesses, pas de réalisation

Celui qui est démembré, doit être souvenir,
le moment où deux fragments sont cousus ensemble
quand l'âme se tresse avec le corps

tu seras bon ou mauvais
tu ne seras plus jamais comme çi comme ça
demandez de l'aide à vos ancêtres
ceux qui sont décédés récemment
le support est incroyable, alors
l'accompagnement est prodigieux

Le son du temps

Jean-Robert Frigault

L’amour est la sœur de la mort. Cette morbide parenté nous laisse orphelin, sans âme. Cette source vitale s’effrite quand le péché de l’un est le salut de l’autre.

Le fatras après la destruction causée par l’eau est effroyable. Les rues sont désertes; peu de passants, quelques têtes sortent çà et là derrière les portes closes de leurs demeures barricadées. Les balcons sont vides.

Les radios disent que nous sommes un quartier résilient. C’est quoi ça? C’est plutôt qu’avec cette adversité, on reconstruit. Même dans la noirceur, nous pouvons reconstruire nos maisons.

Le jour est levé, répond son ami.

> Laisse faire, il manque toujours des planches et il n’y a rien à faire. Le terrain de la quincaillerie est vide. La boue est dans la rue.
> On connait que tout reprend vie, entends-tu les grues? Et le gazon repousse.

La ville avait été désertée mais des individus habitaient toujours sous les décombres. On les voyait circuler de temps en temps. C’était dangereux de circuler dans les rues de la ville. Des vandales ou des maraudeurs profitaient de l’absence des résidents. À des heures imprévues, des coups de fusil résonnaient.

Au Bout Du Petit Matin
(à Aimé Césaire)

Robert Desmarais Sullivan

Au bout du petit matin,
sur cette île trop fragile de ma Louisiane,
les ouragans éclateront
et les eaux polluées emporteront
les dernières herbes
sous le soleil brillant,

Et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède,
le bassin d'innombrables aigrettes
blanches comme coton,
une soupe brunâtre
assaisonnée d'espoir
et d'un rêve inoubliable.

Au bout du petit matin, là parmi les miens,
bercé par les marées
d'une pensée jamais lasse,
je deviens le vent,
je veux libérer les monstres,
j'entends monter
de l'autre bord du désastre
un nuage de maringouins
qui envahissent de leur poussière
cette île sinistrement oubliée.

Au bout du petit matin,
l'ouragan s'en vient et s'en va,
une passion trompeuse
sur la blessure des eaux,
les vents indifférents de l'avenir,

Qui réveillent brièvement
par leur bruit de passage
les martyrs publiques
qui ne témoignent plus,
leurs lèvres ouvertes
d'angoisses oubliées.

Au bout du petit matin,
l'ouragan s'en vient et s'en va,
un instant de vie
dans les eaux nues de l'île,
qui rouvrent les blessures
et font s'éparpiller
les gouttes de sang
aux vents indifférents,
aux cris des pélicans oubliés.

Au bout du petit matin,
une vieille misère
souille mon île de Louisiane,
pourrissante sous le soleil
qui revient doucement,
un vieux silence couvrant
de pustules tièdes
l'affreuse inanité
de notre raison d'être,
de notre raison de ne pas être
une inanité souvent oubliée.

Et sur cette île inerte,
cette île presque tropicale, voilà:
une foule criarde danse au fais-do-do,
en rupture de son cœur,
de son âme,

si étonnement à côté
de son vrai cri,
le seul cri qu'on eut voulu entendre,
le seul cri qu'on eût voulu crier,

Parce qu'on le sent, le sien
à elle tout seul,
parce qu'on le sent habiter en elle,
parce qu'on ressent ce cri
étouffé, refoulé, oublié
au fond des âmes
qui dansent, qui dansent,
et cette foule criarde chante,
ô elle chante,
les paroles d'orgueil
dans le refuge de l'ombre et de l'oubli.

Et sur cette île inerte, voilà:
Cette foule, à côté de son vrai cri,
cette foule,
si étrangement bavarde mais muette,
ne s'affirme pas,
ne se libère pas
au grand jour de cette île,
la sienne.

Au bout du petit matin,
sur cette île inerte,
même les nuages sont oubliés,
et on oublie l'ouragan,
on oublie le soleil,

et on oublie les maringouins,
et on s'oublie,
on s'oublie,

on s'oublie.

Au bout du petit matin,
sur cette île inerte,
ni le maître d'école dans sa classe
ni le prêtre au catéchisme
ne pourront tirer
un mot de cette foule,
de ces Cadiens et Créoles
sommeillants, s'oubliants.

Car les voix s'oublient
dans les marais de la confusion,
dans les puanteurs de la dominance,
dans les prostitutions paresseuses,
dans les hypocrisies et les sottises.

Les trahisons et les menteries
nous ont légué le silence.

Au bout du petit matin,
sur cette île inerte,
on regarde passer
la grande nuit mobile de l'ouragan,
les étoiles plus mortes
que les marais pollués,
on songe à nos gestes imbéciles
pour faire revivre des instants
favorisés, oubliés, mythologisés.

Enfin on songe au cordon ombilical
restitué à son nombril.
On songe à la joie ancienne
dans les jours brillants,
avant l'ouragan et les vents indifférents,

on songe au pays restitué
aux marais fertiles.

La splendeur de ce sang,
n’éclatera-t-elle point?
Qui et de quoi sommes-nous?
Admirable question!

La splendeur de ce sang,
n’éclatera-t-elle point?

Les mêmes visages…

Luc Bonhomme

Ils étaient assis sur le banc des maudits. Ils attendaient la providence, ils attendaient Godot… Ils regardaient le temps, et le temps les regardait avec ses yeux indifférents. Ils étaient coincés dans un train stationnaire, et prétendaient contempler le paysage qui s'offrait à la vue.

L'arrivée de chaque coupe du monde de football apportait avec elle – un torrent de joie – doublée d'une montagne de stress. Comme une femme qui séduit le soir et part au petit matin, la coupe du monde déposait quatre ans de plus sur leurs visages. Ensuite, elle s'en allait vite fait ! Elle revenait quatre ans plus tard avec son pinceau de bourreau pour ajouter des rides aux visages des plus vieux. Quant aux plus jeunes, ils profitaient encore de jouir du luxe de l'insouciance. En attendant, le temps les vieillissait dans l'ombre, au rythme d'une colonie de fourmis qui transporte un gigantesque insecte.

« Rester », symbolisait l'échec, « partir », « voyager », « fuir » étaient les verbes qu'ils conjuguaient à longueur de journée. Ceux qui n'étaient pas partis – pourrissaient debout dans le fumier du béton— ceux qui vivaient de l'autre côté de la mer— envoyaient une brise d'espoir sur tout le quartier. On n'a pas besoin d'une boule de cristal pour dénicher le mystère qui se couvait dans les têtes, et les rêves qui habitaient les cœurs.

Dans ce quartier, « partir à l'étranger » revêtait une signification hors-pair – symbole d'espoir, et de la renaissance. L'espoir avait un visage frais et illuminant – il s'appelait « Don Poradias ». Il leur rendait visite parfois en été, pour les fêtes de Noël, et au cours des occasions spéciales. Il était reconnaissable par son odeur étrangère, ses habits tout neufs, son physique fort

et bien portant. Il était plus reconnaissable encore par sa couleur – « VERT ». La magie de sa nature pouvait enfanter l'espoir. Dans l'espace d'un cillement, il était capable de transformer la vie, de la rendre plus douce et vivable. Il rendait les femmes difficiles, plus malléables, et il dessinait un sourire épais sur le visage des amis… Ils rêvaient tous de posséder cette magie qui se verdissait dans les regards.

Soudain, il s'en allait – le devoir l'appelait – « Don Poradias» n'était pas comme eux. Son temps, c'était de l'argent tandis que le leur, le bruit des chaussures contre l'asphalte… En attendant leurs tours, le défi, c'était de tuer le temps avant qu'il ne les tue lui-même. Certains tuaient le temps dans les livres, les jeux de dominos et de cartes, d'autres couraient les rues en essayant de coincer la vie – toujours aussi glissante.

Beaucoup noyaient leur souffrance dans l'alcool et suffoquaient dans les nuages de leurs cigarettes. À la tombée de la nuit, plus d'uns se perdaient dans le plaisir de l'entrejambe alors que d'autres s'endormaient malgré le violon taquineur des moustiques.

La causerie et la camaraderie les soulageaient un peu. Mais petit à petit, les mots devenaient des bulles savonneuses lancées dans le vide. Ils commençaient à s'ennuyer et à s'ennuyer du temps. Ils critiquaient, ils se moquaient des uns et des autres. Ils formaient un bloc solide contre le familier qui faisait d'eux des prisonniers sans chaînes. Ils résistaient de toutes leurs forces, mais ils n'étaient que des insectes piégés dans une toile d'araignée. Ils étaient comme des zombies qui n'ont jamais goûté au sel.

La plupart des gens de ce quartier ont déjà entendu parler ou vu Don Poradias. Alors qu'il était encore qu'un petit garçon, Don Poradias s'étaient glissé dans sa vie sous la forme d'un homme

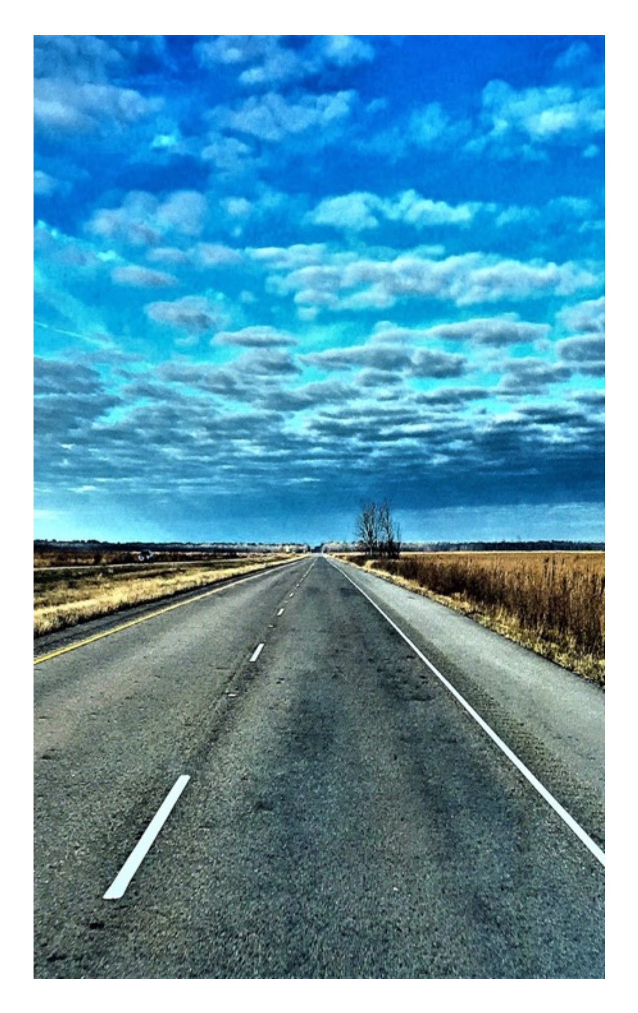
qui, du haut de ses 1 m 85 et de son look d'enfer, rivaliserait à une vedette de cinéma. Il appartenait à ce monde auquel le petit garçon était complètement étranger.

Sa corpulence singeait celle d'un boxeur professionnel tant il était fort et bien dans sa peau. Si on avait pris le soin de masquer son visage, son corps passerait facilement pour un homme de quarante ans. Paradoxalement, Don Poradias pédalait à pleine vitesse sur le chemin de ses soixante ans.

Il n'était pas revenu à l'alma mater pour participer à la révolte, le but de sa visite était animé par la simple envie de donner libre cours à ses désirs de libertin frustré. Comme tant d'autres avant lui, le souci majeur était la conquête amoureuse des « Choucounes » et des « Anaises » qu'ont immortalisées Oswald Durant et Jacques Roumain. C'est ainsi qu'une dizaine d'années auparavant, Poradias avait fait la connaissance de la mère du petit garçon dans des circonstances troublantes ; comme une eau boueuse agitée par les mouvements répétés d'un animal sauvage, l'action de Don Poradias a laissé une tache indélébile sur la feuille blanche de cette jeune fille au visage innocent. Après sept mois, son joli ventre s'est transformé en un ballon de Basket. Elle n'avait pas d'autres choix que de quitter la ville parce qu'elle ne pouvait plus travailler comme femme de ménage. Elle enflait sous le poids de la grossesse comme la grenouille de La Fontaine qui voulait se faire aussi grosse qu'un bœuf. Elle n'avait pas d'autres choix que de regagner sa province natale et de faire face à la honte de sa mère qui avait fondé tant d'espoir en elle.

Hwy 90

David Cheramie



Louisiane bien-aimée

Jean Arceneaux

Louisiane bien-aimée
Je me demandais depuis longtemps
Quel rite préparer pour toi?
Baptême pour une renaissance?
Ou requiem pour une perte de conscience?
Ma chère amante négligente
Ton rire inspire la joie
Ton délire, la douleur
Tes yeux aussi noirs que l'eau des bayous
Impénétrables, malins
Tu semblais t'amuser
Des efforts pour te sauver
Tu courais à pleine tête vers la défaite
Fière de toi-même, il paraissait
Embrassant ceux qui essayaient
Depuis si longtemps
De te séduire avec un avenir
Antiseptisé et assimilé
T'avais appris soigneusement
À adorer la sainte piastre
T'en étais devenue idolâtre
Montrant tant d'affection pour ces affectations
Contre toute raison
Contre toute expérience
Contre toute apparence
Contre ton propre salut
T'étais devenue engourdie
De paresse et de gras
À moitié endormie sur un grand sofa
Dans le salon d'une McMansion

Regardant une télévision hd flat-screen
À travers des yeux à moitié fermés
Une bouteille de bière légère dans une main
Et le remote dans l'autre
Et pourtant, je t'aimais encore
Pris entre l'ennui et l'espoir
J'essayais de te trouver dans ce brouillard
Dans ce grand vent de nord,
À l'autre côté de cette porte d'en arrière
Où es-tu? Qui es-tu?
Je voyais pus mon image
En reflet dans tes yeux
Autant que je me perdais à regarder là-dedans
T'avais tourné le dos à cil-là qui t'aimait
Tu m'avais quitté pour t'en aller
Avec un autre qui t'aimait pas mieux
Qui voulait pas vraiment de toi
Qui voulait juste que tu me laisses
Tout seul sur ce tit chemin croche
Entre le passé et l'avenir
Et pourtant, je t'aimais encore
Autant que la première fois que je t'ai vue
Et je t'aime encore au jour d'aujourd'hui
J'ai entendu des cris à travers du pays
Pis là d'autres cris, plus jeunes, moins rauques
Criant ensemble à travers les savanes, à travers les bois
Une symphonie en choeur dans l'air du temps
Dans la clarté du soleil, dans la lumière de la lune
Des cris de ceux qui nous font un charivari
On va éteindre la télévision
Se lever du sofa et baisser les bières
On va laisser les portes grand'ouvertes
On va inviter les fidèles à rentrer
Et avec les fous et les saouls et les sages

Et les enfants de tous les âges
On va chanter et danser et faire la fête
Pour passer à l’avenir, pour payer les dettes
Et pour soulager tous ceux
Qui ont tant besoin de nous deux

Les Feux Follets

Barry Jean Ancelet est professeur émérite en études francophones à UL Lafayette. Son alter égo, Jean Arceneaux est poète, dramaturge, chansonnier et raconteur. Ensemble ils ont participé à la production des articles, livres, festivals, concerts, disques, expositions et documentaires sur divers aspects du fait français en Louisiane.

Gracie Babineaux, née à Forked Island en Louisiane, est musicienne cadienne et étudiante en géologie à UL Lafayette. La culture unique que l'on trouve dans le sud de la paroisse de Vermilion a fortement influencé son français et sa musique originale.

Luc Bonhomme, originaire de Jacmel, Haïti, est détenteur d'une maîtrise en littérature française à University of South Florida. Il tient un PhD en littérature française et francophone de UL Lafayette.

Mélissa Bonin est artiste/poète louisianaise d'héritage acadien et français inspirée par la nature comme métaphore et la voix francophone féminine. Diplômée en Beaux Arts et Études Françaises de UL Lafayette et l'École Catholique de l'Ouest, ses œuvres d'art et sa poésie, ont été présentées en France, au Canada, en Italie et à travers les États Unis.

David Cheramie est l'auteur de trois recueils de poésie. Ancien directeur exécutif du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), il est à présent PDG du District Bayou Vermilion qui, entre autres, gère le musée d'histoire vivante Vermilionville à Lafayette où il habite.

Chase Cormier est écrivain louisianais, rédacteur de la revue *Feux Follets*, enseignant de la langue française et doctorant en Études Francophones à UL Lafayette. Ses mots représentent les places et les espaces.

Sarah Djos-Raph (née Denslow) est doctorante en Études Francophones à UL Lafayette. Sarah est membre du Rotary Club à Lafayette, et elle vient de Willow Grove, en Pennsylvanie.

Rachel Doherty est doctorante en Études Francophones à UL Lafayette. Son projet de thèse est une analyse des sorciers et des loups-garous dans les littératures émergentes en Louisiane et en Acadie. Elle se passionne pour l'histoire des connaissances occultes et magiques en Amérique du Nord francophone.

Daniel H. Dugas est artiste numérique, poète et musicien. Il a participé à des expositions individuelles et de groupe ainsi qu'à plusieurs festivals et événements de poésie en Amérique du Nord, en Europe, au Mexique et en Australie. *Everglades*, coécrit avec Valerie LeBlanc, vient de paraître aux Éditions Prise de parole.

Viola Fontenot parlait juste en français jusqu'à l'âge où elle a commencé l'école primaire. Elle est retraitée, et était caissière de banque. Fontenot est contributrice au recueil *Ô Malheureuse* publié par UL Press, et auteur du roman *A Cajun Girl's Sharecropping Years,* publié par University Press of Mississippi et reconnu comme le Livre de 2019 par Louisiana Endowment for the Humanities.

Jean Frigault est née à la ville, la Nouvelle-Orléans, et a été élevé dans le village de Tracadie, en Acadie ancestrale. Il a séjourné à trois reprises en Acadiana, comme représentant des Provinces maritimes, comme directeur de la programmation du

Congrès Mondial Acadien Louisiane 1999 et auprès du CODOFIL. Il continue des études de 2e Cycle en Histoire à l'Université de Moncton. Son sujet est la relation Acadie du Nord et Acadie du Sud.

John Frank Guidry : « J'habite à la Nouvelle-Orléans, mais je suis de la campagne. Je fais des collages et d'autres choses. »

De St. Martinville, **Anne Guillot** est une auteure de souvenirs et de commentaires d'observation qui réside actuellement à la Nouvelle-Orléans. Elle s'intéresse à l'incarnation, aux zones frontalières et aux #psychogeography, ou à l'effet que Place a sur notre personnalité et notre comportement. Bien qu'elle soit ancrée dans la philosophie, ce qu'elle représente s'écroule sous l'examen minutieux...

Kirby Jambon, maître d'école, écrivain, acteur, activiste, et natif de la Paroisse Lafourche, enseigne en immersion française à Lafayette pendant plus que 23 ans. Il est auteur de trois livres de poésie, *L'École Gombo*, *Chercher la chasse-femme* et *Petites communions* et est le premier poète louisianais d'être lauréat d'un prix de l'Académie française.

Marguerite Perkins Justus est responsable du développement communautaire au sein du CODOFIL. Elle a commencé à écrire de la poésie en 2014, après avoir découvert les œuvres de David Cheramie et de Grégoire Chabot.

Jonathan Mayers*,* « rat de bois farouche », est artiste et écrivain créole louisianais d'Istrouma en Louisiane. Il peint des paysages familiers encadrés avec de la boue d'endroits spécifiques. Présentant des bêtes mythologiques, il adresse notre relation avec l'environnement. Mayers est aussitte le commissaire de l'exposition *Mythologies Louisianaises*.

John Patin vient de St. Martinville. Il a fait son diplôme à UL Lafayette et son doctorat à LSU. Il enseigne à une école maternelle en Corée du Sud.

Aurore Pérez, enseignante nomade. C'est en ce moment depuis les Andes équatoriennes qu'elle rêve de Louisiane.

Fred Pezet est né à Orléans (France). Musicien sensibilisé à la francophonie, il créé en 2018 le groupe Cocodrile Gumbo pour célébrer les 300 ans de la Nouvelle Orléans. En 2019, le groupe enregistre son premier album, mêlant les sonorités cuivrées de NOLA et les mélodies traditionnelles du bayou.

Anne-Julie Price est née en Alexandrie en Louisiane, et elle travaille comme écrivaine, réviseuse et traductrice (français vers l'anglais) depuis plus de 15 ans. Elle partage son cœur entre ses deux amours, son pays et Paris, et actuellement fait une maîtrise en anglais/écriture professionnelle à UL Lafayette. Elle obtiendra son diplôme en mai 2020.

Nathan Rabalais est professeur en études françaises et francophones à William & Mary. Il écrit des poèmes en français pour des revues littéraires et son recueil de poésie *Le Hantage* a paru chez Tintamarre en 2018. Dans sa recherche, il s'intéresse à la tradition orale et à l'intersection de la langue et l'identité.

Ramona Shelby a vécu en Louisiane jusqu'à ses 25 ans. Elle vit en Belgique depuis 1997. Son écriture est influencée par l'actualité dans ses deux pays ainsi que par son vécu personnel.

Robert Desmarais Sullivan est né à Lac Charles et élevé dans la Paroisse de Caméron lorsque le français était la langue de choix, Robert était fils d'un officier de l'armée américaine. Donc, il a passé des années dans les écoles de l'armée. Dans ce vide culture scolaire, la chaleur et la vitalité de Caméron lui donnent un sens d'appartenance et une perspective vitale.

N.A. Wendte té né a Shikago. Sê paren parlé jish mérikin, mé li té si-tèlmen kiriyé ékan li déménajé en Vil, li komensé aprenn kouri-vini. N.A. ve fé ça li kapab pou édé bèl langaj-çila pousé é flœri. L'apé travayé enho sô PhD a Tulane University pou antropoloji lingwistik-la.

La légende nous indique que la seule façon de rencontrer le surnaturel est de prendre un chemin la nuit, un chemin différent, déconseillé. Les feux follets qui rôdent dans l'imaginaire louisianais ne s'intéressent qu'aux passants audacieux : les visiteurs qui ont veillé trop longtemps ; les travailleurs qui souhaitent faire fortune dans le monde renversé du nocturne. Ils se font enchantés. Ils se perdent en quête de découvrir la source des lumières flottantes.

-Rachel Doherty

Avec l'aide de BORSF Humanities Eminent Scholar Chair